

# L'ANNEAU DU LEVANT

---

Un roman d'Isabelle Corlier

---

*Résumé de l'épisode précédent : Alors que le parquet est descendu en force sur les lieux du crime, Ophélie a découvert un témoin inattendu du meurtre de Geoffroy.*

### III

Quelle idiote ! Ophélie aligna un caillou sur la route et l'envoya valser dans le canal d'un coup de pied bien senti. Elle en éprouva une satisfaction brouillonne, éphémère, pas de quoi lutter avec la frustration et la détresse qui se disputaient le podium de ses émotions. Il l'avait doublée ! Flouée, roulée dans la farine ! Elle n'avait rien vu venir, trop occupée à ménager sa sensibilité, à calmer ses nerfs à fleur de peau. Elle avait baissé sa garde et il l'avait eue comme une bleue. Une voiture longea le boulevard dans l'autre sens, lui adressa quelques coups de klaxon flatteurs. Des voix joyeuses, masculines, la hélèrent. Elle les cueillit à froid d'un majeur dressé sur lequel soufflait toute sa colère. Regretta aussitôt son geste, se prit à rêver qu'ils fassent demi-tour, pria l'inverse la minute suivante et pressa le pas pour rejoindre les ruelles résidentielles du

quartier Veeweyde. Elle avait besoin de relâcher la pression, d'évacuer ce trop-plein de colère qui lui obscurcissait la raison, mais pas comme ça, pas au hasard d'une mauvaise rencontre dans une zone semi-déserte. Les secondes s'égrenèrent, puis les minutes, la voiture ne reparut pas, sans doute avait-elle continué son chemin, impassible, jusqu'à la prochaine fille à siffler. C'était un jeu, un échange à sens unique, vide de sens et de finalité. Ophélie inspira une longue goulée d'air et laissa échapper un soupir de soulagement et de gratitude. Ces crétins ne le sauraient sans doute jamais, mais pour la première fois depuis que le cauchemar avait commencé, ils lui avaient accordé quelques minutes de normalité. Son esprit avait pu enfin arrêter de tourner en vrille pour s'accorder un peu de répit. Rassérénée, Ophélie reprit sa route et, sans remarquer les larmes qui lui roulaient sur les joues, s'enfonça plus avant dans Anderlecht.

— Il faut prévenir la police !

Ophélie s'était redressée d'un bond, la main déjà levée pour attirer l'attention. Martin, pendu à elle, l'avait retenue de toutes ses forces. Il pleurait et chuchotait en même temps, s'embrouillait et trébuchait sur ses propres mots, incapable d'articuler un discours cohérent. Enfin, il était parvenu à surmonter son angoisse et, entraînant la jeune femme dans l'ombre, avait soufflé d'une voix pressante.

— Ils ne vont pas écouter. Ils vont dire que c'est moi qui l'ai fait. Je ne veux pas aller en prison !

— Quelle idée ! Tu n'iras pas en prison, tu es témoin ! Ils vont juste vouloir prendre ta déposition, c'est tout.

Le garçon avait secoué la tête, imperméable et obstiné.

— Martin ! Tu dois parler à la police, tu as vu l'assassin, tu dois aider à le retrouver. Avant qu'il soit trop tard, avant qu'il ait pu sortir du stade.

— Ils ne vont pas écouter, répétait-il en boucle. De toute façon, c'est trop tard, regarde, ils ont ouvert les portes, les gens sont déjà sortis.

Il avait raison, le flux des supporters, quoique canalisé et à débit fort restreint, se déversait désormais dans la rue, vers les bars et parkings environnants. Certains s'étaient sans doute déjà dispersés dans les allées du parc. Ophélie, haussée sur la pointe des pieds, avait remarqué le cordon sanitaire à l'entrée, les deux policiers qui scannaient les pièces d'identité, les gilets orange du stade qui remontaient les files, distribuaient les consignes tandis que les chiens slalomaient d'un badaud à l'autre, flairant les chaussures, les poches, les poignets. Il y avait eu des couacs. Un des chiens, un grand saint-hubert à la démarche débonnaire, s'était mis à l'arrêt devant une jeune fille, lui avait aboyé dessus comme un fou, surexcité. La mère s'était interposée, paniquée, catastrophe. Le quiproquo avait été réglé de quelques phrases chuchotées d'une voix gênée et le maître-chien avait repris la recherche d'un air mécontent parmi les rires d'une foule inconsciente de la gravité de la situation. La mauvaise semaine, la mauvaise semaine, c'était facile à dire, mais ça semait la confusion chez les chiens, c'était pas bon, tout ça. Ophélie était admirative : le procureur et ses équipes ne laissaient rien au hasard. Tony Bloom avait décidément le bras long. La jeune femme avait repris place près du garçon dont les tremblements s'étaient un peu espacés, mais continuaient ponctuellement à le secouer de la tête aux pieds.

— Pourquoi est-ce que tu crois qu'ils vont te mettre en prison ?

Martin avait haussé les épaules.

— Ils vont dire que je n'avais rien à faire là, que j'invente n'importe quoi. Et puis, je sais comment ils fonctionnent : quand ils n'ont pas de suspect, ils prennent le premier qui vient, c'est comme ça.

Ophélie avait froncé les sourcils, mais le garçon continuait sur sa lancée, péremptoire.

— C'est comme ça qu'ils font, tout le temps.

— Martin...

— Ecoutez, je veux bien vous parler, à vous. Et puis vous irez leur dire. Ça revient au même, non ?

Elle avait voulu protester, avait croisé le visage ravagé où commençait à poindre une lueur d'espoir et s'était ravisée. Pour une raison inconnue, il avait décrété que la police était gouvernée par des incapables sans respect pour le devoir d'enquête. L'idée était ancrée en lui, au-delà de toute raison. Elle n'arriverait pas à lui faire lâcher prise. Il fallait tenter une autre approche, moins frontale. Elle avait jeté un coup d'œil vers le terrain. Le procureur et Bosmans discutaient toujours, à deux pas de la guérite, en pleine vue. Si elle arrivait à attirer leur attention...

— OK, explique-moi tout et j'irai le leur dire, mais tu ne dois rien oublier. Rien du tout. Le moindre détail peut être crucial.

— Pas ici.

Martin s'était levé, lui avait tendu la main.

— Je connais un endroit. Retrouvez-moi à la maison aux carrelages bleus, vous voyez ? Dans la rue de la taverne, un peu plus bas.

Ophélie avait secoué la tête. La situation lui échappait. Elle s'était à nouveau tournée vers l'intérieur du stade, dans l'espoir de capter l'attention de Bosmans, mais le dirigeant du club avait disparu. Il ne restait personne pour l'aider.

— Mais, tu vas sortir comment ?

— Vous en faites pas pour ça.

Avant qu'elle ait pu ouvrir la bouche, il s'était précipité vers le terrain et dans la foule.

Bougre d'idiote ! se répéta-t-elle avec plus de force et de colère. Absorbée dans ses pensées, elle avait confondu deux routes et s'était perdue dans l'entrelacs de venelles qui gravitaient autour de son nouveau domicile. C'était si différent de Saint-Pierre, si urbain. Tout se ressemblait, les maisons collées les unes aux autres, les trottoirs aux pavés descellés, même les arbres maigrichons taillés au ras des troncs, déplumés et malheureux. Elle regretta soudain d'avoir quitté la Césarée et ses côtes battues par les vents atlantiques, on y respirait mieux. Puis elle se souvint, serra les mâchoires et traversa d'un pas rageur les allées du Busselenberg pour retrouver le chemin de son appartement.

Bosmans, flanqué du procureur qui ne le lâchait plus, l'avait interceptée à la porte principale. Elle tentait de se faxer entre le chambranle et le responsable de la sécurité. Ophélie, prise sur le vif, avait balbutié des excuses pitoyables.

— J'ai essayé de vous retrouver, tout à l'heure, mais avec la foule...J'ai laissé un message pour vous à Frank...je...je ne me sens pas très bien.

Le dirigeant avait écarté son discours d’un revers de la main et s’était penché vers le magistrat avec un sourire de connivence.

- Notre nouvelle recrue, une proche amie de la victime. Je vous en ai parlé tout à l’heure. C’est elle qui a découvert le corps.

Le procureur avait hoché la tête, puis s’était plongé dans ses notes.

- Qui est ce Frank ?

La jeune femme n’avait pas répondu, indécise. Bosmans avait soupiré.

- Frank Dury, l’entraîneur de l’équipe. Je vous l’ai présenté il y a une demie-heure, à peu près. Sur le terrain, avec l’équipe.

Le magistrat avait hoché la tête et gratté davantage son bloc-notes, puis il avait rajusté ses lunettes et avait rivé sur Ophélie un regard perçant. Il ne devait pas avoir plus d’une trentaine d’années, son âge, peu ou prou, mais les yeux qui la détaillaient avec une fixité dérangeante lui semblaient aussi usés que le monde. Elle avait tremblé, l’étincelle au fond des pupilles marron s’était adoucie.

- Cet entretien n’est pas pressant, mademoiselle, j’ai déjà la déposition que vous avez faite dans le procès-verbal de constatation. Je suppose que votre employeur me fournira vos coordonnées avec celles de vos collègues. Allez vous reposer, vous en avez besoin.

Elle avait fermé les yeux et forcé un sourire courageux sur ses lèvres pour braver la nouvelle averse qui lui montait aux paupières. Cela l’avait contrarié : devrait-elle sans cesse osciller entre la colère et les larmes ? n’y avait-il pas moyen de surmonter cela de façon plus raisonnable ? Elle avait pris congé de quelques mots rapides et s’était pressée vers la sortie. Le procureur l’avait interpellée une dernière fois.

- Toutes mes condoléances, mademoiselle. Soyez assurée que nous retrouverons le coupable.

Ophélie avait opiné et s’était enfuie sans oser tourner la tête.

Quelle triple idiote ! pesta-t-elle en glissant la clé dans la serrure de la porte d’entrée. Elle avait choisi son appartement dans un immeuble coquet, une petite copropriété de trois unités où, chose rare, le jardin faisait partie des zones communes.

- On passe la tondeuse chacun à son tour, idem pour sortir les poubelles et nettoyer la cage d’escalier, avait déclaré la propriétaire avec fierté, l’index tendu vers un grand panneau de liège où le calendrier des charges était punaisé entre des menus de restaurants à emporter, le calendrier culturel de l’Escale Nord et diverses publicités de plombiers, carreleurs, couvreurs et électriciens.

Ophélie grimpa sur la pointe des pieds les deux étages qui la séparaient de son appartement. Karim, le propriétaire du premier étage, l’avait repéré dès son arrivée et, passées les présentations d’usage, avait entrepris sa conquête avec la délicatesse et la subtilité d’un tank dans un champ de pâquerettes. Il avait bien sûr prétexté la facétie lorsque, polie, la jeune femme avait accepté ses compliments et décliné l’offre, mais elle pressentait le sursaut d’orgueil à l’honnêteté potache. Depuis, la jeune femme abordait le hall commun avec la sensation de traverser un champ de mines et la perspective de bains de soleil au jardin la comblaient d’angoisse. Elle atteignit son palier sans encombre, retint son souffle le temps de faire glisser la lourde porte blindée sur ses gongs et se faufila à l’intérieur sans avoir perçu le moindre mouvement à l’étage du dessous.

Le buzz électrique de la sonnette vint briser son maigre excès de joie. Elle hésita. Elle n’était pas d’humeur à supporter les tirades romantico-tragiques de son voisin et craignait ses propres réactions s’il venait à la pousser à bout. Karim était un lourdaud, mais il était bien intentionné. Il ne méritait pas de jouer les fusibles, surtout pas dans des circonstances aussi terribles que celles d’aujourd’hui.

Dehors, cependant, son visiteur s’impatiait et la sonnette essayait toute sa frustration. Ophélie l’entendit même tinter à l’étage du dessous. Ce n’était donc pas Karim, mais il ou elle risquait de réveiller le monstre qui sommeillait. La jeune femme se précipita sur l’interphone. Eut un hoquet de surprise quand elle vit le visage apparaître sur la caméra.

Elle s’effaça pour laisser entrer le garçon. Il avait les traits tirés, mais il s’était changé et ses mains ne présentaient plus la moindre trace de sang.

- Je pensais que tu m’avais posé un lapin !

Martin balaya la pièce d’un œil critique.

- Dites donc, vous vivez dans un musée ou quoi ?

Ophélie sourit malgré elle et embrassa les meubles qui composaient son intérieur d’un regard plein de tendresse.

- Tu n’aimes pas le blanc ?

Le garçon se posa sur un coin de canapé et fit la grimace au crissement du cuir sous ses fesses. Il observa la jeune femme qui gravitait entre la cuisine et le salon, posait deux verres sur la table, retournait chercher une carafe où nageait quelques tranches de citron.

- Comment tu as trouvé mon adresse ?

- Je vous ai suivie.

Ophélie déposa la carafe et prit place dans un élégant rocking chair ultra-moderne. Martin jaugea le liquide d’un œil sceptique, mais se servit sans broncher.

- C’est pas mauvais, votre truc. C’est quoi ?

- De l’eau. Tu m’as suivie ? depuis quand ? où ?

Le garçon haussa les épaules.

- Ben, depuis le début. Il vous en a fallu du temps pour arriver ! Bref, d’abord j’ai cru que vous alliez me dénoncer, alors j’ai jeté mon sweat dans une poubelle, histoire de me débarrasser de toutes les « preuves », au cas où vous m’auriez balancé. Il était foutu, de toute façon. Puis je me suis mis en planque, dans la rue. Une entrée de garage, un peu plus loin. Je sais pas ce qui vous a pris, mais vous aviez vraiment l’air vénère quand vous êtes arrivée !

Ophélie pinça les lèvres et lui fit signe de continuer. Elle s’abstiendrait de le lui dire, mais elle avait failli faire demi-tour et le dénoncer au procureur, quand elle s’était rendue compte qu’il n’était pas là. La seule chose qui l’avait retenue, c’était…

- Attends un peu ! tu t’es débarrassé de ton sweat ?! où ? pourquoi ?

- Je sais pas, dans une poubelle, au stade, quelque part par là. Je vous l’ai dit, je voulais pas qu’ils me collent le meurtre sur le dos si jamais ils me tombaient dessus. On s’en fout, de toute façon. Même s’ils arrivent à reconstituer mon ADN, je suis pas fiché.

La jeune femme soupira.

- Martin, on n’est pas dans un épisode de *CSI* ou je ne sais quelle autre série à la mode ! Les flics ne sont pas là pour te coller quoi que ce soit sur le dos. Par contre, tes idées à la con vont clairement les envoyer sur des fausses pistes. Tu imagines s’ils tombent sur ton sweat, maintenant ? évidemment, ils vont croire que c’est celui de l’assassin ! et pendant qu’ils te rechercheront, ils négligeront peut-être de suivre la piste du véritable tueur !

Le garçon se troubla.

- Oh merde… vous croyez ?

Ophélie retint de justesse un juron qui lui titillait le nez. Elle se pencha par-dessus la table et vint se poster à quelques centimètres à peine du visage désolé de l’adolescent.

- Ecoute-moi bien, maintenant. J’ai trois questions, trois questions toutes simples, alors tu vas cracher le morceau et tout de suite, parce que j’en ai plus qu’assez de tes idioties. Qu’est-ce que tu faisais dans les vestiaires pendant le match ? Comment connais-tu Geoff ? Qui l’a tué et pourquoi ?

Martin se contorsionna sur son siège, mal à l’aise. La jeune femme prit une longue inspiration et se contraignit au calme.

- Qu’est-ce qu’il y a encore ?

L’adolescent serra les lèvres et risqua un coup d’œil timide.

- Ça fait quatre questions, madame.

Un buzz électrique vibra dans l’entrée. Martin sursauta et se leva d’un bond. Ophélie se ressaisit et le rassura d’une main apaisante.

- Ce n’est rien, ça doit être mon voisin du dessous. A force de t’exciter comme un veau et sonner chez tout le monde, il fallait bien que ça arrive. Reste ici, je vais essayer de m’en débarrasser, mais je ne garantis rien. En attendant, prépare bien tes réponses et évite de jouer au malin. Crois-moi, tu n’as pas envie de me foutre en rogne.

L’entrée de l’immeuble était vide. À l’exception du coin de maçonnerie qui faisait face au champ de la caméra, l’interphone renvoyait l’image d’une allée déserte. Par un réflexe idiot, Ophélie ouvrit quand même la communication. Deux étages plus bas, sa voix se perdit entre les plates-bandes et les pavés. Elle testa l’œillet de la porte, ne vit rien. Ouvrit la porte.

Des voix lui parvinrent de la cage d’escalier, elles s’étaient arrêtées au premier. Avec prudence, la jeune femme se pencha par-dessus la rampe.

Le procureur ! et deux policiers ! L’homme surprit le grincement du bois et leva la tête.

- Mademoiselle Sterckx ! Je suis navré, il fallait que je vous voie !

Il grimpa la volée d’escalier d’un pas rapide. Ophélie l’accueillit avec appréhension.

- Monsieur le Procureur, que se passe-t-il ?

- Du nouveau, mademoiselle, du nouveau. Nous avons retrouvé de la drogue dans le casier de votre ami. Cela vous dit-il quelque chose ?

Ophélie jeta un coup d’œil vers l’intérieur de l’appartement. Un verre venait de se briser sur le carrelage du salon

**À suivre....**